

# Le caractère d'après les ongles

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **29 (1891)**

Heft 38

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192516>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sur la malheureuse ville. Sébastopol était à nous...

L'un des premiers, non plus à la tête d'une petite escouade, mais d'une compagnie, car la mitraille avait décimé ses officiers, le sergent Francis pénétra dans Sébastopol.

Le hasard, certains diront la Providence, le fit pénétrer dans une maison d'aspect opulent qui paraissait abandonnée comme toutes les autres.

Les objets précieux abondaient ; il y avait là pour chacun une fortune à conquérir... l'incendie menaçait ce logis... les maîtres en avaient fui... Nos zouaves ne pouvaient éprouver aucun scrupule, ils se ruèrent tous sur ces riches épaves ; Gaspar était là et ne se montrait pas un des moins ardents.

Avant de les imiter, le sergent songea à pénétrer plus avant ; il monta au premier étage... Il n'y était pas encore quand des cris déchirants lui firent hâter le pas.

Une jeune femme, une mère sans doute, était étendue sur le tapis d'un appartement splendide ; la malheureuse, atteinte par un obus, était là, morte, défigurée, baignée dans son sang ; un pauvre petit enfant, que les bras raidis du cadavre enserraient encore, tout couvert du sang de sa mère, poussait les cris lamentables qui avaient attiré le sergent de ce côté.

Le premier mouvement du brave Francis fut de dégager le pauvre petit être et de s'assurer qu'il n'avait aucune blessure... le second le porta à jeter un coup d'œil autour de lui.

La fortune rêvée était là, sous sa main... des aiguères d'argent, une cassette remplie de bijoux, une statuette de marbre qui à elle seule devait valoir une fortune, de nombreux objets d'art...

Il n'avait qu'à choisir dans le tas et à emporter ce que ses forces lui permettraient ; une fois tout cela en sûreté, il était riche, il pouvait acheter le domaine convoité, et Catherine était à lui !

Mais l'enfant, qui ne l'avait pas lâché, se cramponnait à son cou, pressentant, avec cet instinct infailible de l'enfance, un sauveur dans cet homme inconnu, il lui balbutiait des supplications en son langage étranger, approchait sans crainte sa petite figure douce de la rude barbe du zouave, le regardait de ses beaux yeux bleus encore tout pleins de larmes.

Quelque chose d'inattendu se manifesta dans le cœur de Francis... un sentiment indéfinissable et puissant le remua tout entier... cette femme, étendue sanglante à ses pieds, dans sa riche parure souillée de sang, lui rappela vivement l'humble villageoise à laquelle il voulait donner son nom... si elle était là, elle lui crierait sûrement d'exaucer le suprême vœu de la morte en protégeant le petit orphelin.

Et l'être frêle et gracieux dont les minognes mains s'attachaient à lui, évoquait le doux fantôme de l'enfant qui plus tard esrait le sien peut-être... Ah ! faire pour celui-là ce qu'il voudrait qu'au cas échéant on fit pour son fils à lui !

Dédaigneusement, héroïquement pouvons-nous dire, il repoussa du pied une magnifique aiguère d'argent qui avait roulé jusque-là, posa le petit à terre en lui adressant son meilleur sourire pour le rassurer, en-

leva la morte, la déposa sur un lit, détacha de son bras un bracelet où étaient gravées des armoiries, en grommelant que ce serait un souvenir pour le mioche, puis recouvrit pieusement la malheureuse femme.

Cela fait, il tendit les bras à l'enfant, l'installa commodément sur son bras gauche, et se voyant une main de libre, jeta d'instinct un regard autour de lui, pour chercher ce qu'il pourrait emporter de ces richesses malgré tout convoitées.

Ce fut son fusil qu'il aperçut, son vieux compagnon de lutte, l'arme qui lui avait été confiée par ses chefs...

C'était son vieil honneur de soldat, ce fusil...

Et ce fut le fusil qu'il emporta...

— Je reviendrai, se dit-il en manière de consolation, au moment de franchir le seuil.

Une épaisse bouffée de fumée, pénétrant soudain à travers les draperies d'une fenêtre, l'avertit que l'incendie était proche, que lorsqu'il reviendrait le palais serait en cendres.

Alors, pour ne pas céder à la tentation, il se sauva comme un fou, d'une main étreignant l'enfant sur sa poitrine, de l'autre, serrant convulsivement le canon de son fusil.

Dans le vestibule, il rencontra Gaspar et quelques autres qui se retiraient chargés de butin ; leur surprise fut grande en voyant le sergent chargé de cette proie charmante mais peu productive ; quelques blâmes surgirent.

— Il sauve des Russes, maintenant.

— Un petit mécréant dont le père et le frère nous ont peut-être tiré dessus...

— Si c'est là tout ton butin...

Un bon sourire s'épanouit sous la moustache du digne garçon.

— Oui, c'est là tout mon butin... J'étais libre de choisir... Cet innocent n'a pas tiré sur nous, lui... et l'un de nos obus a tué sa mère, là-haut... Je l'emporte, je l'adopte... que ceux de mes camarades qui pensent comme moi m'aident dans ma tâche et le petit orphelin ne sera plus seulement le fils d'un pauvre sergent, mais l'enfant du 1<sup>er</sup> régiment de zouaves.

— Vive l'enfant du 1<sup>er</sup> de zouaves ! hurlèrent-ils tous électrisés.

Le petit Russe était adopté.

Depuis ce jour, le petit étranger fut l'enfant gâté, le joujou, le bonheur du 1<sup>er</sup> régiment de zouaves ; depuis le dernier troupié jusqu'aux officiers, tous l'aimaient et tous en étaient aimés ; seulement, Francis demeura son père préféré... ce petit cœur d'élite n'oubliait pas l'horrible scène et celui qui l'avait sauvé.

On rentra en France... les deux *pays* obtinrent un congé et allèrent chercher leur arrêt... Gaspar était fierement sur sa poitrine la médaille militaire, et faisait sonner dans sa poche une bourse bien garnie de louis d'or... Francis n'avait toujours à présenter que ses galons de sergent... son colonel lui avait bien promis qu'il le ferait passer officier s'il restait au régiment, mais qu'importait à Catherine?... Le pauvre garçon se croyait condamné.

— Je me consolerais avec mon enfant d'adoption et mon grade d'officier, pensait-il. Avec cela je ne serai pas trop à plaindre.

Et néanmoins, il avait le cœur bien gros.

Ce fut un soir, un glacial soir d'hiver, que nos deux héros, après avoir embrassé leurs mères, se rendirent chez Catherine ; elle était seule au coin du feu avec son aïeule, l'unique parente que la mort lui eût laissé, une femme d'un rare bon sens et de grand cœur. Tout fier, Gaspar montra sa médaille et énonça le chiffre de sa fortune. Humblement, Francis se taisait.

— Et vous, M. le sergent, fit la jeune fille avec un regard encourageant, qu'avez-vous à me dire ?

Tout simplement, il se mit à narrer sa charitable action ; en contant, il s'échauffa, décrivit presque éloquemment la scène, cette femme ensanglantée, l'enfant dans les bras du cadavre et appelant au secours, la tentation héroïquement refoulée, cette sortie d'une maison pleine de richesses avec l'enfant d'un côté et le fusil de l'autre.

Quand il eut terminé, il s'aperçut que Catherine pleurait.

Sans mot dire, la jeune fille se tourna vers son aïeule, l'interrogeant du regard.

— Celui qui, entre la richesse et le salut d'un pauvre être inconnu, fit la vieille d'une voix sententieuse, a choisi comme Francis l'a fait, sera toujours un bon chrétien, un honnête homme et le meilleur des pères... Maintenant, ma fille, tu es libre.

— Je pensais comme vous, bonne maman, prononça Catherine avec une délicieuse simplicité.

Et, au grand étonnement des deux soldats, ce fut à Francis qu'elle tendit la main.

Le premier régiment de zouaves eut la douleur de se voir enlever son fils d'adoption ; prévenue, sa famille l'envoya chercher ; le même messager qui devait le reconduire en son pays, avait mission de faire accepter une magnifique récompense à celui qui l'avait sauvé. Tout d'un coup, Francis s'est trouvé le plus riche de son village... déjà il en était le plus heureux... nous croyons qu'il en a toujours été le plus honnête et le meilleur.

FIN

*Le caractère d'après les ongles.* — A quelle partie du corps ne s'est-on pas attaqué ? Quelle partie n'a-t-on pas étudiée pour chercher à deviner le caractère des gens ? Après les bosses du crâne, les lignes de la main, la longueur du nez, voilà qu'on s'en prend aujourd'hui aux ongles des doigts.

Les observateurs assurent, en effet, que les ongles longs et effilés veulent dire imagination et poésie, amour des arts et paresse ; longs et plats, c'est sagesse, raison, et toutes les facultés graves de l'esprit ; larges et courts, colère et brusquerie, controverse, opposition et entêtement ; bien colorés, vertu, santé, bonheur, courage, libéralité ; ongles durs et cassants, colère, cruauté, rixe querelle et meurtre ; recourbés en forme de griffes, hypocrisie, méchanceté ; mous, faiblesse de corps et d'esprit ; ongles courts et rongés jusqu'à la chair vive, bêtise et libertinage.